

La médecine de l'habitat

Entretien avec Rose et Gilles GANDY (Propos recueillis par Nathalie DAMIDE)

Comme en médecine, les messages alarmants se succèdent en ce qui concerne les pathologies liées à notre habitat : nous serions soumis à de nombreuses ondes réputées nocives venant tant du sous-sol que des technologies modernes. Plus généralement, le monde qui nous entoure recèlerait de nombreux phénomènes « invisibles » : la médecine de l'habitat propose d'explorer ces phénomènes afin d'en découvrir les effets sur les habitants...

Vous venez de publier un livre « Votre maison, des symptômes à la métamorphose » aux éditions Le Souffle d'Or. Le thème est la médecine de l'habitat. Qu'entendez-vous par là ?

Gilles : Si on parle de « médecine de l'habitat », c'est parce que l'on se rend compte de plus en plus que l'habitat est « malade ». Certains symptômes ne s'expliquent pas autrement que par l'influence de facteurs inhérents au lieu où vivent les personnes, ou par les interactions existant entre les habitants et leur habitat.

Vous décrivez une nouvelle méthode pour aborder les maladies de l'habitat. Qu'est-ce qui vous distingue des géobiologues, praticiens de Feng Shui et autres domologues ?

Rose : La grande différence, c'est que nous ne cherchons pas quelque chose, mais que nous « écoutons » le lieu : nous écoutons tout d'abord l'habitat, mais aussi l'habitant. Notre rôle est de traduire les symptômes en messages afin d'y apporter une réponse appropriée.

Vous voulez dire que vous adoptez une position de neutralité totale ?

Rose : C'est cela. Nous n'intervenons pas avec le mental qui « sait », mais avec une ouverture totale sur les phénomènes, même si nous croyons les connaître déjà.

C'est cette écoute qui vous fait employer le terme de « médecine » ?

Gilles : Tout à fait ! Les médecins signent le serment d'Hippocrate qui dit « tout d'abord ne pas nuire ». En médecine de l'habitat, ce serment pourrait se traduire par deux notions : ne pas faire peur aux gens inutilement et ne pas leur proposer des solutions qui entraînent des effets négatifs à court ou moyen terme. Or, la tendance actuelle est de dramatiser les découvertes faites en géobiologie (influence des ondes du sous-sol par exemple), et de proposer ensuite des « solutions » pour s'en débarrasser. Nous constatons à la fois les effets négatifs de ces annonces sur l'habitant et les accumulations nocives qu'entraînent les solutions proposées dans le temps car on n'agit pas impunément sur la matière.

D'où l'importance de l'écoute et du respect des habitants et des lieux ?

Gilles : c'est cela.



Comment faites-vous pour « écouter » ce que vous dit un lieu ?

Rose : nous travaillons à deux. Je tiens les baguettes coudées (rodmaster) et je les suis. Elles servent d'intermédiaire entre moi et le lieu et elles « parlent » par différents signaux très variés. A force d'expérience, ces signaux deviennent un véritable langage que l'on peut décoder. Gilles intervient pour faire préciser ou pour aider à trouver les réponses aux problèmes détectés. Nous entrons alors dans le domaine de la symbolique et nous devenons des interprètes.

C'est à dire? Vous voulez dire que les signaux peuvent être symboliques ?

Gilles : Oui. Les baguettes indiquent aussi bien des endroits pollués, demandant par là-même des nettoyages, que des objets ou informations purement symboliques. Dans ce dernier cas, ce sont souvent des messages qu'il s'agit de décrypter car le lieu s'adresse de cette manière à l'habitant pour lui donner une information importante. C'est un jeu de rébus, comme si l'habitat était une extension du corps humain (il représente le territoire de la personne, au même titre que sa peau et ses vêtements). Les symptômes de l'habitat peuvent donc être comparés aux symptômes du corps... En tout cas, ils font toujours écho / miroir au corps de l'habitant, sinon nous ne serions pas appelés à intervenir !

Il faut donc connaître le langage de la symbolique ?

Gilles : Le langage est connu par tous car, justement, il est symbolique. Mais ce qui est intéressant dans la démarche, c'est de laisser l'habitant lui-même dire ce qu'il pense sans lui imposer quoique ce soit. Un jour, les baguettes se sont fermées sur une machine à coudre. Nous avons demandé à la personne ce qu'elle en pensait. Elle nous a répondu du tac au tac : « Je fini cet ouvrage (elle désigne un housse qu'elle fait pour son mari) et hop : un dernier coup de ciseau et c'est fini ! » En fait, elle nous confirme ainsi qu'elle veut se séparer de son mari. Les baguettes lui font dire de cette manière le fond de sa pensée, et il nous aurait été difficile d'interpréter nous-mêmes le message.

C'est vrai qu'il y a plein d'exemples concrets dans votre livre...

Rose : Il y a toutes les explications techniques pour que d'autres puissent faire comme nous, et c'est ouvert à tous. Il y a aussi tous ces exemples qui font entrer dans le vif du sujet. Par exemple, une autre fois, les baguettes se sont aussi fermées sur une machine à coudre alors que nous intervenions pour un couple en difficulté qui voulait se séparer. Par contre, le message était opposé ! Le femme voulait « recoudre » son couple ! Pour nous c'est étonnant et touchant de voir les messages émerger ainsi d'objets similaires avec des réponses différentes.

Vous parlez aussi des lieux sacrés ?

Gilles : La comparaison est très utile. Un lieu sacré est littéralement « la demeure d'un Dieu ». Les humains ont toujours vénéré le sacré dans des lieux propices (en fait, ils sentaient une « présence » dans ces lieux là). Nous abordons les lieux d'habitation exactement comme nous allons à la rencontre d'un lieu sacré. Le résultat ? Nous découvrons alors le sacré dans l'habitat...

Rose : Ce qu'il faut comprendre, c'est que nous entrons en communication avec l'invisible, c'est à dire « l'Esprit ». Et nous découvrons alors un autre monde, pourtant bien réel puisqu'il se manifeste par quantité de phénomènes.

Comment peut-on arriver à ces perceptions ?

Rose : Nous étions curieux de savoir si tout le monde pouvait pratiquer comme nous le faisons. Aussi avons-nous commencé à former des personnes. Le constat ? Cela marche avec tout le

monde ! Il faut dire qu'il existe un protocole imposé par le lieu lui-même et que ce protocole ne varie jamais d'un lieu à l'autre. Cela permet donc de se caler en confiance et de laisser faire...

Quels types de lieux peut-on ainsi « harmoniser » ?

Gilles : Tout type de lieu : appartements, maisons, terrains à bâtir, locaux professionnels, etc. Le fait d'être propriétaire ou locataire ne change rien. L'Esprit est partout et il parle partout de la même manière.

Pourquoi avez-vous écrit ce livre ?

Rose : J'avais envie que les gens chez qui nous allions puissent se débrouiller seuls sans avoir à nous appeler, qu'ils deviennent autonomes. C'est donc notre première motivation, une sorte de partage.

Gilles : Une erreur courante en médecine de l'habitat consiste à croire qu'une fois qu'un intervenant est passé, c'est fini ! Si vous allez chez un médecin à l'âge de 35 ans, croyez-vous que son intervention suffira à harmoniser votre santé jusqu'à la fin de vos jours ? Non, bien sûr. Il faut comprendre qu'une habitation évolue en symbiose avec ses habitants. Comme toute chose en évolution, il est donc nécessaire d'effectuer des ajustements périodiques (en fait, c'est quand on se sent mal qu'il est nécessaire d'agir, comme pour notre santé corporelle). C'est aussi pour cela que ce livre est utile.

Le livre s'adresse donc à tous ?

Gilles : Oui, il est fait pour cela car le protocole est très simple à mettre en place : il suffit d'imaginer que l'habitat est un aquarium, le poisson rouge étant l'habitant. Il faut toujours sortir de son bocal pour voir dans quel état est l'ambiance, c'est à dire l'eau. Le premier conseil à donner aux gens est donc de comparer l'état de leur bocal en se rendant quelques jours dans un autre bocal. La différence est alors parlante.

Rose : Une fois que nous avons testé et nettoyé le bocal (territoire), nous sommes amenés à nous occuper de l'ambiance, puis de l'habitant lui-même. Les messages prennent alors un sens global que nous aurions eu bien du mal à imaginer avec notre seul mental !

Quand doit-on consulter ? Y a-t-il des moments privilégiés ?

Gilles : Le fait d'observer un mal-être dans son logement est évidemment un signal à entendre. Citons les problèmes de santé, les problèmes de sommeil, les tensions entre les membres de la famille, les problèmes des animaux domestiques, etc.

Rose : Mais beaucoup de gens se préoccupent aussi d'être « en harmonie » avec leur lieu de vie. C'est une motivation essentielle, par exemple quand on emménage ou que l'on veut construire.

Peut-on mesurer l'efficacité de vos interventions ?

Gilles : C'est un point crucial et une question très intéressante ! Réponse provocatrice : Non, on ne peut pas ! La plupart des intervenants mesurent des « taux vibratoires ». Or, ce n'est pas suffisant comme critère pour de multiples raisons. Citons déjà le fait qu'on peut rarement se mettre d'accord et s'étalonner sur cette fameuse échelle de Bovis. Ensuite, est-ce qu'un taux vibratoire élevé est le gage d'une maison confortable ? Non plus : un critère quantitatif ne peut mesurer du qualitatif. Nous pensons que c'est l'habitant qui doit décider si l'harmonisation est efficace ou pas car c'est lui qui voit le résultat ! Nous commençons toujours par faire dire à l'habitant ce qui ne va pas chez lui : nous connaissons ainsi ses critères. Il ne reste plus qu'à vérifier si son mal-être disparaît après notre intervention.

Rose : Pour cela, nous laissons le temps passer et faisons un point quelques semaines après. Souvent les résultats sont immédiats et mesurables dès le lendemain, mais il est des cas où, l'habitant étant fortement impliqué dans le processus mis en route, il faut lui laisser beaucoup de temps pour mettre en place les équilibrages préconisés lors de l'intervention.

L'habitant doit aussi faire son chemin personnel ?

Rose : Nous faisons notre part (en terme de nettoyage par exemple), mais l'habitant a aussi sa part à faire. Il s'agit souvent d'une évolution vers un possible désigné par l'Esprit du lieu. Si l'objectif a bien été révélé par notre intervention, le cheminement est à faire. Nous disons souvent que nous ouvrons des portes et désignons le but... le reste est de la responsabilité de la personne.

Le patient n'est plus une victime, mais devient responsable ? Il ne faut pas qu'il culpabilise !

Gilles : Eh oui ! C'est souvent le nœud du problème : peut-on être responsable sans être coupable ? Si l'habitant a une « faille » en lui qui « attire » une entité, il va être squatté. Est-il responsable ou coupable ? S'il se sent coupable, il va s'auto-punir encore plus ou chercher des solutions extérieures. S'il se sent responsable, il va chercher à guérir sa faille pour se débarrasser de l'entité. Notre démarche est de l'aider à guérir de sa faille, pas de lui enlever sans explication ses symptômes.

Il y a donc une dimension spirituelle dans votre démarche ?

Rose : Je pense que oui. Je suis de formation biochimiste, très dans « ce qui se démontre ». Avec mes baguettes, je suis entrée dans « ce qui ne se démontre pas ». J'adore la phrase de Lamartine qui dit « Objets inanimés, avez-vous donc une âme, qui s'attache à la nôtre et la force d'aimer ». Lors de chaque harmonisation, un point se dévoile toujours à la fin, quand tout est terminé. Nous l'appelons « l'Esprit du lieu » et nous pensons que c'est « lui » qui dirige notre intervention. Ce point est connu en Asie : il est vénéré et on lui donne des offrandes. Pour eux, il s'agit de la divinité dans la maison. Nous ne le cherchons pas, mais il nous dit systématiquement « Je suis là ». De plus, quand nous recevons des informations que tout le monde ignore, nous ne pouvons que nous poser la question « Alors, cela vient de qui ? ». Après, chacun l'appelle comme il veut...

Propos recueillis par Nathalie DAMIDE